Zeitschrift: Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA

Herausgeber: Vereinigung für Angewandte Linguistik in der Schweiz = Association suisse de linguistique appliquée

Band: - (2002)

Heft: 76: Biografie linguistiche = Biographies langagières = Biografias linguisticas = Sprachbiografien

Rubrik: Nancy Huston, Il y a bilingues et bilingues : les vrais et les faux

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nancy Huston, *Il y a bilingues et bilingues: les vrais et les faux*[1]

Canadienne anglophone, Nancy Huston est née à Calgary dans l'Alberta en 1953. Elle est arrivée en France à l'âge de vingt ans pour effectuer des études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS). Depuis 1980, Nancy Huston a publié une vingtaine de livres. Elle a reçu plusieurs prix littéraires, dont le Prix du Gouverneur général, catégorie roman en français pour Cantique des Plaines *en 1993. Cette distinction a provoqué quelques remous au Québec, à cause des origines non québécoises et non francophones de l'auteure. Elle a obtenu le Prix Goncourt Lycéens pour* Instruments des ténèbres *en 1996.*

Les vrais sont ceux qui, pour des raisons géographiques, historiques, politiques, voire biographiques (rejetons de diplomates), apprennent dès l'enfance à maîtriser deux langues à la perfection et passent de l'une à l'autre sans état d'âme particulier. [...] Les faux bilingues (catégorie dont je relève), c'est une autre paire de manches. Je ne sais pas à quoi ressemble un cerveau de vrai bilingue mais je vais essayer de décrire comment cela se passe pour un faux.

Quand les monolingues perçoivent un objet familier, son nom leur vient automatiquement à l'esprit. Pour moi, le nom qui vient dépend de la langue dans laquelle je suis en train de réfléchir. Parfois l'un des mots me vient, alors que c'est de l'autre que j'ai besoin. Parfois les deux affleurent, simultanément ou en succession. Mais parfois ça se complique, s'emballe, se bloque, et je m'en arracherais les cheveux. Si je me souviens de *bagpipes* j'oublie *cornemuse* et vice versa; il en va de même pour *chèvrefeuille* et *honeysuckle.* Il y a des mots qui refusent tout bonnement, que ce soit dans la langue maternelle ou dans l'adoptive, de faire le trajet de mon cerveau jusqu'à mes lèvres – des mots que je ne trouve jamais au moment où j'en ai besoin: *indigent,* par exemple. Et *empirique.* Il y a les faux amis bien sûr, qui s'annulent. Je finis par éviter de m'en servir, de peur de les confondre. *Ostentatoire. Ostentatious. Harassed. Harassé. Ostensiblement. Ostensibly.*

De façon générale, j'ai du mal à retenir en français les mots à usage sporadique qui nomment un objet précis, plutôt que de désigner un genre: je retiens *outil* mais non *clef à molette, ustensile* mais non *pelle*, *poisson* mais non *bar, oiseau* mais non *pivert, fleur* mais non *capucine, arbre* mais non *frêne.* D'autres mots français sont rangés dans mon esprit par grappes phonétiques. Il y a un tiroir à part, par exemple, pour les substantifs se terminant en «eau». Si je parle sans réfléchir, c'est comme si je fouillais au hasard dans le tiroir, et j'ai toutes les chances de sortir «tableau» ou «rideau» à la place de «plateau». [...]

Certains monolingues croient ingénument que, pour passer d'une langue à l'autre, il suffit de disposer d'excellents manuels et dictionnaires. Que nenni! Ces outils sont même à peu près inutiles pour la communication courante. [...] Ecoutez bien les gens. Que marmonnent-ils dans leur barbe? «Putain il fait beau!», «Eh ben dis donc!», «M'en fous», «Pis quoi encore?», «Ras-le-bol à la fin», «Bon ça y est, je me casse», «N'importe quoi» ... C'est lorsque ces mille syntagmes opaques deviennent enfin transparents que l'on commence à connaître réellement une langue.

---

1 Extrait de: Nancy Huston: *Nord perdu, suivi de Douze France*. Arles, © Actes Sud 1999, 53-64.

© 2002 Institut de linguistique
Université de Neuchâtel

Et encore: on ne la connaîtra *jamais* comme les natifs la connaissent. Il m'arrive encore, non pas chaque jour mais plus souvent que je n'aime à me l'admettre, de tomber sur un mot en français que je jurerais n'avoir jamais vu ... alors que mes enfants, eux, le connaissent parfaitement. Comment cela est-il possible? La mémoire des enfants est une éponge (le savoir y pénètre et s'y accumule), celle des adultes, une passoire (le savoir la traverse)!

D'autre part, ce n'est pas parce qu'on a appris un mot qu'on est capable de s'en servir ...

Dîner avec des amis monolingues l'autre soir, A. et S.: très étonnés de m'entendre dire qu'il existe dans la langue française des mots, des façons de parler dont je suis, moi étrangère, incapable de me servir dans une conversation.

«Quoi par exemple?

– Eh bien ... le passé simple.

– Oh, ça ne compte pas, il n'y a que les académiciens qui se servent du passé simple en parlant! C'est grotesque. Quoi d'autre?

– Eh bien ..., par exemple ...: *Ça me gonfle*. Ça je ne peux pas le dire. Ou certains termes d'argot: des anglicismes comme *news, challenge, look*; des abréviations comme *perso*.

– Oh, ça ne compte pas, ce n'est pas une question de langue mais de génération, de milieu ...

– Alors *le cas échéant*, surtout avec la liaison: *le cazéchéant*. Ça, je ne peux pas le dire.

– Oh, ça ne compte pas, c'est une question de niveau de langue, c'est une expression légaliste ...»

Et ainsi de suite. Ils ne me croyaient pas! Ils ne comprenaient pas! ... Alors que, bien sûr, eux aussi. Et vous aussi. Tous, nous incluons certains mots et tournures dans notre vocabulaire actif et en excluons d'autres. Seulement, l'exilé linguistique le fait après mûre, ardue, obsessionnelle pour ne pas dire paranoïaque réflexion.

[...]

Depuis longtemps, je rêve, pense, fais l'amour, écris, fantasme et pleure dans les deux langues tour à tour, et parfois dans un mélange ahurissant des deux. Pourtant, elles sont loin d'occuper dans mon esprit des places comparables: comme tous les faux bilingues sans doute, j'ai souvent l'impression qu'elles font chambre à part dans mon cerveau. Loin d'être sagement couchées face à face ou dos à dos ou côte à côte, loin d'être superposées ou interchangeables, elles sont distinctes, hiérarchisées: d'abord l'une ensuite l'autre dans ma vie, d'abord l'autre ensuite l'une dans mon travail. Les mots le disent bien: la première langue, la «maternelle», acquise dès la prime enfance, vous enveloppe et vous fait sienne, alors que pour la deuxième, l'«adoptive», c'est vous qui devez la materner, la maîtriser, vous l'approprier.

Chaque faux bilingue doit avoir sa carte spécifique de l'asymétrie lexicale; pour ce qui me concerne, c'est en français que je me sens à l'aise dans une conversation intellectuelle, une interview, un colloque, toute situation linguistique faisant appel aux concepts et aux catégories appris à l'âge adulte. En revanche, si j'ai envie de délirer, me défouler, jurer, chanter, gueuler, me laisser aller au pur plaisir de la parole, c'est en anglais que je le fais. Tout mon français, en d'autres termes, doit se trouver dans l'hémisphère gauche de mon cerveau, la partie hyper-rationnelle et structurante qui commande à ma main droite, alors que ma langue maternelle, apprise en même temps que la découverte du corps, la maîtrise des sphincters et l'intériorisation des interdits, est répartie entre les deux hémisphères (la droite, plus holistique, artistique et émotive, est donc entièrement anglophone).

Très récemment, après un débat sur l'exil et le changement de langue dans la ville d'Ajaccio, une Ecossaise est venue me parler en aparté. «J'ai épouse un Corse, me dit-elle, et voici plus de vingt ans que j'habite ici. Nous avons quatre enfants. Je parle le français constamment et couramment, sans problème ... Mais, comment dire ... elle ne me touche pas, cette langue, et ça me désespère.» Elle en avait presque les larmes aux yeux. «Quand j'entends *bracken, leaves, fog*, je vois et je sens ce dont il s'agit, les couleurs ocre et marron, les odeurs de l'automne, l'humidité ... alors que si on me dit *fougère, feuilles, brouillard*, ça me laisse de glace. Je ne sens rien.»

Oui. Parce que cette femme, pas plus que moi, n'a jamais intégré à sa chair de petite fille (comme l'ont fait tous les Français, y compris mes propres enfants) les berceuses, blagues, chuchotements, comptines, tables de multiplication, noms de départements, lectures de fond depuis les *Fables* de La Fontaine jusqu'aux *Confessions* de Rousseau.

«Et de même, poursuivit cette Ecossaise devenue corse ou cette Corse d'origine écossaise, alors que dans ma langue maternelle je suis d'une pudeur presque maladive, osant à peine aller jusqu'à murmurer *God* quand je suis vraiment hors de moi, en français les pires obscénités franchissent mes lèvres sans problème. Dire *putain, salope, enculé de ta mère*, ça ne me fait ni chaud ni froid.»

Là aussi, je comprenais très bien ce qu'elle voulait dire. [...]

Oui, je crois que c'était là l'essentiel la langue française (et pas seulement ses mots tabous) était, par rapport à ma langue maternelle, moins chargée d'affect et donc moins dangereuse. Elle était froide, et je l'abordais froidement. Elle m'était égale. C'était une substance lisse et homogène, autant dire neutre. Au début, je m'en rends compte maintenant, cela me conférait une immense liberté dans l'écriture – car je ne savais pas par rapport à quoi, sur fond de quoi, j'écrivais.

Mais d'un autre côté (et pour les mêmes raisons), j'avais presque *trop* de liberté à son égard. La langue française ne m'était pas seulement égale, elle m'était indifférente. Elle ne me *disait* rien, pas plus qu'à l'Ecossaise. Elle ne me parlait pas, ne me chantait pas, ne me berçait pas, ne me frappait pas, ne me choquait pas, ne me faisait pas peur. Elle n'était pas ma mère.